13e SALON INTERNATIONAL DU LIVRE D'ALGER (SILA)

En perspective : les crises du monde musulman !

Un exemple ! Avant même que le 13e Salon international du livre d'Alger (Sila) ne prenne son élan, voilà qu'un séisme atteint la scène littéraire. D'abord, le retrait intempestif de l'imprimerie Mauguin du *Journal d'un homme libre* de Mohamed Benchicou par Khalida Toumi, ministre de la Culture. Fière de son action, Khalida Toumi s'est même laissée aller à une déclaration historique : «J'assume la censure.» Un acte qui durant des années a été réfuté par nos politiques. Le voile s'est enfin levé, et c'est un chemin de croix qui se dessine. Du politique au religieux, la ministre de la Culture s'attaquera un peu plus loin à Amine Zaoui, directeur général de la Bibliothèque nationale d'Alger. Un prétexte : la révolte du président de l'Association des oulémas musulmans en réaction aux propos du poète Adonis lors d'une conférence à la Bibliothèque nationale le 14 octobre dernier. Adonis connu et reconnu dans le monde entier pour ses positions à l'encontre des régimes arabes a suscité l'ire des religieux. Dans le même temps, avant même l'inauguration officielle qui a eu lieu hier, des livres religieux «suspects» sont retirés du Sila. Quelle lecture aujourd'hui faut-il faire du contexte culturel algérien ? Quelle position devrait-on adopter face à un département dont la gestion tanguante est complètement aléatoire ?

Photos : DR

Le Sila ne devrait-il pas évincer les convictions religieuses au profit de celles politiques de certains de nos intellectuels ? Difficile d'imaginer un avenir cohérent et stable à une rencontre internationale censée créer ou encore consolider les attentes d'une société assoiffée de culture et d'évolution intellectuelle. Evincer le directeur général de la Bibliothèque nationale parce qu'il a soi-disant commis l'erreur d'un choix libre ne devrait-il pas engager la révolte de nos intellectuels au lieu de celle des religieux ? Un marasme dont seule la ministre de la Culture sait en fabriquer les ingrédients. Paradoxalement, un chapitre est accordé par le comité d'organisation du Sila aux crises du monde musulman. Dans ce cas, ne devrait-on pas s'attendre au retour des fetwas dans les mosquées ?

Mardi 4 novembre, un café littéraire animé par les auteurs Lakhdar Maougal et Abderrezak Dourrari emprunteront la voie fondée sur l'attachement à l'ouverture à l'autre qui est celle de la majorité des musulmans. Un curieux besoin d'en faire la distinction dans une société qui a tenté par le passé d'octroyer une légère liberté au religieux. Nul besoin d'en rappeler les conséquences. L'Algérie le paie encore.

Faut-il rappeler à nos gouvernants, notamment ceux qui sont censés propager la culture, que nous sommes tributaires de notre histoire ? Qu'un avenir idéal pour les générations futures s'inscrit aujourd'hui sur les cahiers du temps. Un temps qui sensiblement se limite actuellement aux convictions religieuses momentanées de certains.

Samira Hadj Amar

PROGRAMME D'ANIMATION ESPACE MEZZANINE

Jusqu'au au 4 novembre :
Atelier bande dessinée, animation jeunesse, ateliers avec les étudiants des Beaux-Arts, scouts, ateliers avec des établissements spécialisés.

CAFÉ LITTÉRAIRE

Demain

11h-12h : «Education algérienne et hommage à Simone de Beauvoir», animé par Wassyla Tamzali

12h-13h : «Littérature algérienne, le tissage des mots» «Comptines et berceuses de nos mères», animé par Louiza Brahmi

14h-15h : «60 ans d'écriture féminine en Algérie», animé par Nacéra Belloula et Zineb Laouadj

15h-16h : «Existe-t-il une littérature algérienne ?»

animé par Aïcha Kassoul, Rachid Mokhtari, Mohamed Sari et Fatima Bakhaï

16h-17h30 : «L'imaginaire dans la littéraire : Ibn Al Moqafaâ, Al Jahid et *les Milles et une Nuit*s, précurseurs de la fable moderne», animé par Hadjiat Abdelhamid «L'écriture romanesque en langue amazigh», animé par Mohand-Akli Salhi et Saïd Chemakh

17h30-19h : «L'apport de la traduction à la promotion et au développement de la langue amazigh en Algérie», animé par Mahmoud Amaoui, Allaoua Mansouri, Mohand- Akli Haddadou, Allah Mansouri

Actucult

PALAIS DE LA CULTURE - KOUBA

Galerie Baya

Jusqu'au 31 octobre
Exposition collective de jeunes artistes peintres
Horaires d'ouverture : de 13 à 18h

CARTE BLANCHE POUR LE THÉÂTRE NATIONAL ALGÉRIEN

Mercredi 29 octobre à 19h
Pièce théâtrale *Falso,* Théâtre régional de Sidi-Bel-Abbès

Jeudi 30 octobre à 15h
Pièce théâtrale : *Falso*, présentée par le Théâtre régional de Sidi-Bel-Abbès

Vendredi 31 octobre à 16h
Falso présentée par le Théâtre régional de Sidi-Bel-Abbès

ESPACE MEZZANINE

CAFÉ LITTÉRAIRE

Aujourd'hui

11h-12h : «Education algérienne et hommage à Simone de Beauvoir», animé par Wassyla Tamzali

EL BAYADH, MASCARA, AÏN DEFLA

Trois «semaines culturelles» qui se suivent et qui se ressemblent

Du 12 au 17 octobre, ce fut l'ensemble culturel de la wilaya d'El-Bayadh qui a été l'hôte de la wilaya de Aïn Defla. Du 18 au 22, c'est au tour de l'ensemble culturel de la wilaya de Bouira de prendre le relais ; celui de la wilaya de Mascara y séjournera du 25 au 29 octobre, c'est ce qui a été annoncé. L'ouverture officielle de cette dernière est prévue pour ce samedi à partir de 17 h à la maison de la culture. Nous avons eu droit au même canevas de représentations : pour chacune une exposition de photos et de tableaux de peinture, créations ou reproductions, certains d'ailleurs très réussies il faut le reconnaître, des photos de quelques quartiers des villes des deux wilayas retraçant des époques différentes de l'histoire du pays, ou alors simplement de véritables monographies copiées d'une écriture sommaire avec une typologie de texte pas facile à lire pour le visiteur moyen, placardées sur des panneaux, sur des pans entiers de la salle d'exposition. En un mot, aucune recherche esthétique qui pourrait inciter le visiteur à lire et surtout jusqu'au bout ou prendre note des données pèle-mêle destinées pourtant à enrichir les connaissances de l'habitant de Aïn Defla et créer en lui le désir de mieux connaître d'autres régions de son pays, son histoire, ses épopées, ses hommes et mieux l'aimer car telle est la vocation première de ces manifestations.

Dans ces «expositions», ce sont les sempiternels étalages de vêtements dits «traditionnels» qu'on fait ressortir des cartons à chaque «voyage», quelques poteries sans âme qu'on disperse sur des tables, des poteries sans histoire, des cartons, à chaque déplacement, un métier à tisser, posé dans un coin près duquel s'ennuie une vieille femme qui se demande ce qu'elle fait la. Pour l'ouverture «officielle», c'est le même scénario : aux sons des *zorna*, *bendir*, *ghaïta*, esquisses

de danses folkloriques et même quelques décharges de *baroud*… Beaucoup de «bruit»… pour un public absent, en dehors des officiels et de quelques curieux désœuvrés. Une semaine culturelle est censée transmettre des messages, nouer des liens entre habitants de régions différentes, de traditions différentes, susciter la communication. Mais dans cette situation, il y a sûrement une intention de communiquer. Mais où se situe la communication quand le récepteur est absent ?

Comment expliquer cette «absence» du public à ces «semaines» ? Une «maison de la culture» inaccessible de par sa situation en bordure de la RN 4, RN4 qu'il est très difficile de traverser à cet endroit à cause d'un trafic routier des plus denses, l'interdiction absolue faite aux transports publics de marquer un arrêt ; les horaires qui ne conviennent pas au public... Sûrement quand il n'est pas du tout aisé de se faire transporter de nuit à moins de posséder son propre véhicule, parce que le transport urbain est inexistant, et que même les taxis se raréfient quand ils ne vous demandent pas un prix exorbitant pour la moindre course ; l'absence de communication, ou tout simplement le désintéressement du public pour ces activités enfermées dans un carcan fait de routine et de manque d'innovation, de création, de recherche… Les tenants de l'organisation de ces «semaines culturelles», en l'occurrence les responsables du secteur de la culture, doivent se pencher sérieusement sur les causes de cette absence très remarquée du public et qui font que ces «semaines» finissent presque toujours en queue de poisson.

En attendant, ces «semaines culturelles» continuent à mobiliser des fonds de l'Etat pour un rendement qui tend vers zéro

Karim O.

Baâda an samata e-rassas, le premier roman de Samira Kebli

Baâda an samata e-rassas (après le silence des balles), est le premier roman par lequel la jeune poétesse Samira Kebli fait son entrée dans le monde des romanciers. Entre une carrière dans la police — elle était commissaire — et une passion pour l'écriture, Samira a choisi ce dernier chemin. Son premier essai raconte l'histoire d'une jeune journaliste poussé à l'exil par le terrorisme durant le début des années 1990. L'exilée est déchirée entre l'amour de sa patrie, sa vie d'immigrée et l'instinct de survie. Le tout est raconté dans un style romanesque et nostalgique. A découvrir à la prochaine foire du livre, chez Casbah Editions.